



HAL
open science

Les soeurs Sylvain, quatre femmes haïtiennes pionnières au XXe siècle

Chloé Maurel

► **To cite this version:**

Chloé Maurel. Les soeurs Sylvain, quatre femmes haïtiennes pionnières au XXe siècle. *Revue Agricultures*, 2022. hal-03973299

HAL Id: hal-03973299

<https://hal.science/hal-03973299>

Submitted on 4 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

Les sœurs Sylvain, quatre femmes haïtiennes pionnières au XXe siècle

(Article paru en 2 volets dans *Africultures* le 10 août 2022)

Depuis 1804, Haïti était devenue indépendante de la France, mais l'île restait au début du XXe siècle une société très pauvre et inégalitaire, d'autant plus que de 1915 à 1934, elle était sous la domination des Etats-Unis. L'immense majorité de la population, à dominante paysanne, et notamment les femmes, était privée d'éducation et des droits et libertés en particulier économiques, sociales et culturelles.

Les sœurs Sylvain, quatre sœurs, l'aînée, Suzanne (1898-1975), Madeleine (1905-1970), Jeanne (1906- ?), et Yvonne (1907-1989) ainsi que leurs trois frères, sont issus d'une famille de l'élite intellectuelle haïtienne, très cultivée et militante. Leur mère, Eugénie Malebranche, et surtout leur père, George Sylvain, étaient les leaders de l'organisation haïtienne de lutte pacifique contre l'occupation étatsunienne de l'île (1915-1934), l'*Union Patriotique*.¹ Leur oncle Benito Sylvain était l'un des pères fondateurs du mouvement panafricain (ayant été de 1897 à 1906 aide-de-camp de l'empereur Ménélik en Ethiopie), et leur père George était un militant et un poète, écrivain, avocat et diplomate, membre du mouvement littéraire haïtien "la génération de la Ronde". Georges Sylvain, intellectuel de grande envergure, très cultivé, qui a beaucoup milité pour la langue créole, était très populaire dans les différentes couches sociales du pays ; ses obsèques en 1925 sont révélatrices de cette popularité. Si leur frère Normil (1900-1929) s'est illustré comme poète et fondateur de *La Revue indigène* en 1927, avant de mourir à vingt-neuf ans en luttant contre l'occupant américain, et Pierre (1910-1991) s'est réalisé comme botaniste, il sera question ici uniquement des sœurs Sylvain. En effet, en tant que femmes et noires, luttant contre les pesanteurs et les préjugés pour s'affirmer comme actrices intellectuelles, elles ont été des pionnières remarquables (bien que s'inscrivant dans toute une mouvance existante alors dans les couches intellectuelles du pays, notamment avec la figure leur père, et celle de Jean Price-Mars), et ont contribué à l'émancipation féminine. En effet, Suzanne a été la première femme anthropologue haïtienne, Madeleine la première femme sociologue haïtienne, et l'une des principales fondatrices de la Ligue d'action sociale des femmes, la première organisation féministe en Haïti, Yvonne a été la première femme haïtienne médecin, tout en étant une artiste accomplie, et Jeanne une des premières assistantes sociales haïtiennes.

Comment ces quatre sœurs ont-elles réussi au cours du XXe siècle à faire entendre leurs voix et à contribuer à l'émancipation des femmes et des peuples noirs sur la scène intellectuelle mondiale ? Comment, grâce à leurs liens intellectuels transatlantiques, notamment par le biais des Nations unies, ont-elles continué tout au long de leur vie à s'émanciper ?

¹ Je remercie chaleureusement Gusti Klara Pourchet Gaillard, Professeure d'histoire à l'Université d'État d'Haïti, pour sa relecture attentive de cet article, ses références, ses remarques et ses conseils, qui m'ont aidée et apporté des précisions pour cet article.

De jeunes intellectuelles qui effectuent des études universitaires à l'étranger

Suzanne, l'aînée, a été présidente fondatrice du « Noël », un des premiers mouvements incitant la participation des jeunes aux œuvres sociales ; jeune adulte, elle a été la première femme d'Haïti à travailler dans un bureau, dès 1925. C'est ensuite qu'elle a entamé des études : elle a été la première Haïtienne à obtenir le baccalauréat, la licence, puis un doctorat, qu'elle passe à Paris. En 1935, elle est assistante de recherches à l'université de Londres, sous la direction de B. Malinowski. Elle y rencontre de futures personnalités marquantes de la décolonisation africaine. En 1959, elle est membre à Oxford du séminaire d'Evans-Pritchard. Pour ses études, elle voyage, étudiant aussi bien en Jamaïque (à Kingston) qu'à Paris où elle soutient un mémoire de fin d'études à l'École pratique des hautes études sous la direction de Marcel Mauss. Mais elle a dû attendre l'âge de 37 ans pour obtenir ses diplômes: "elle souffrit de ce retard dans une carrière à laquelle tout son milieu s'opposait"².

Madeleine est elle aussi une étudiante brillante, et très tôt engagée. Dans les années 1920, elle manifeste déjà avec sa mère dans les rues de Port-au-Prince contre l'occupation américaine. Elle fait ses études à Haïti, à Porto Rico et aux États-Unis. En effet, après avoir obtenu sa licence de droit à l'Université d'Haïti en 1933³, elle décroche un diplôme en éducation et en sociologie à l'Université de Porto-Rico (1936-1938) puis elle obtient sur concours une bourse offerte par l'Association internationale des femmes universitaires, qui lui permet de préparer en 1940 une maîtrise en éducation et un doctorat en sociologie au Bryn Mawr College, une université féminine des États-Unis (près de Philadelphie), qui est alors la première université aux États Unis à proposer un doctorat en travail social. C'est aussi une des seules universités blanches américaines à accepter les étudiantes noires. Vers 1940, Bryn Mawr est célèbre pour son corps étudiant politiquement et socialement très actif⁴. Durant ses études à Philadelphie, Madeleine est très remarquée, devient une célébrité locale, et le *Chicago Tribune* comme le *Pittsburgh Courier* sont fascinés par cette « fille haïtienne » et par ses études brillantes. Elle soutient finalement un doctorat en sociologie en 1941 à l'Université de Pennsylvanie.

Jeanne, elle, étudie les questions sociales à l'université de Chicago en 1942. Elle collabore à la Ligue féminine d'action sociale, co-créée par sa sœur, et fondera une Ecole de travail social à Haïti. Elle et ses sœurs, ainsi que d'autres jeunes Haïtiens ayant fait leurs études aux États Unis, sont surnommés « les Master's of », car sont revenus en Haïti avec un Master américain en poche ; c'est un phénomène nouveau pour l'époque que d'étudier aux États-Unis pour de jeunes Haïtiennes, car à cette époque c'était plutôt l'éducation à la française qui était la tradition.

Yvonne, elle, attirée par l'enseignement, par la profession d'institutrice, obtient très jeune un diplôme d'institutrice à l'École Normale de l'Université d'Haïti, et commence à enseigner. Mais elle décide alors, suite au choc du décès précoce de sa mère, d'étudier la médecine, et à 28 ans, elle devient la première femme acceptée à l'École médicale de l'Université d'Haïti, et en sort diplômée en 1940. Elle obtient alors une bourse d'études du Bureau sanitaire interaméricain, et part se spécialiser en obstétrique et en gynécologie, à la *Medical School* de l'Université de Columbia (New York).

² Notice « Suzanne Comhaire Sylvain », encyclopédie Trouillot.

³ A cette époque, Madeleine noue des liens avec les mouvements féministes des femmes afro-américaines et dominicaines (dans la République dominicaine voisine, l'occupation étasunienne a pris fin dès 1924). Mais cette synergie avec le mouvement dominicain s'arrête vite car le discours ambiant en République dominicaine est nationaliste et anti-haïtien.

⁴ Grace Louise Sanders, *LA VOIX DES FEMMES: HAITIAN WOMEN'S RIGHTS, NATIONAL POLITICS AND BLACK ACTIVISM IN, PORT-AU-PRINCE AND MONTREAL, 1934-1986*, PhD in history and women studies, University of Michigan, 2013, p. 134.

Ainsi, dans les années 1940, les frères et sœurs Sylvain voyagent beaucoup à l'étranger, et étudient intensément. Ils et elles s'échangent beaucoup de lettres, collectent des coupures de presse et des informations sur les événements à Haïti, suivant avec intérêt l'évolution politique⁵.

Suzanne : une action d'ethnologue engagée et progressiste

Les liens intellectuels transatlantiques, notamment avec la France et l'Angleterre, vont être très précieux pour Suzanne: à l'École pratique des hautes études, à Paris, elle rédige deux thèses sur le créole⁶ et les contes haïtiens, qui sont publiés en 1936 et 1937. Sa recherche porte d'abord sur le folklore haïtien, particulièrement les contes (son activité de collecteuse de contes a été étudiée par Kathleen Gyssels), et sur les origines de la langue créole. Son travail est pionnier, car, à l'époque, le créole haïtien, parlé alors par 95% de la population de l'île, était méprisé, considéré comme sans valeur.

Ses recherches attirent l'attention de l'anthropologue polonais Bronislaw Malinowski, spécialiste de la Mélanésie, et célèbre pour avoir imposé la pratique de l'anthropologie de terrain et la méthode de l'observation participante. Il l'invite à Londres, où elle devient son assistante de recherche. Là, elle rencontre Jomo Kenyatta, futur président du Kenya, et elle mène des recherches au *British Museum*, où elle se documente sur les racines africaines du créole haïtien.

Comme l'a souligné Laënnec Hurbon, « alors qu'en 1936 le créole était tenu pour simple dérivé, abâtardi, de la langue française, S. Comhaire-Sylvain travaillait, elle, à montrer l'importance de l'apport africain dans la constitution du créole haïtien ».

Rappelons qu'à l'époque il y avait des tensions passionnées, au sein de la société haïtienne, au sujet de l'orthographe du créole haïtien : à l'orthographe à la française, introduite en 1939 par le Haïtien Christian Beaulieu, s'oppose l'orthographe à l'américaine introduite dans les années 1940 par l'éducateur américain Frank Laubach (la « méthode Laubach »). Ces tensions sont révélatrices d'une lutte d'influence, alors en cours en Haïti, entre influence culturelle française et influence culturelle américaine.

D'autres liens transatlantiques suivront, notamment avec l'Afrique : Suzanne se rendra au début des années 1940 en Afrique subsaharienne, notamment au Congo belge (où elle rencontrera son mari, l'ethnologue belge Jean Comhaire, afin d'y identifier les racines africaines du créole haïtien et la matrice des contes haïtiens qu'elle collectait. Elle est notamment attentive à étudier la place des femmes et de l'éducation des enfants dans ces sociétés.

Mais il faut rappeler que c'est à Haïti, dans son pays natal, qu'elle a commencé vraiment son travail d'anthropologue de terrain : en 1939, Suzanne mène une enquête d'un an à Port-au-Prince, interviewant plus de 1000 écolières pauvres entre 9 et 16 ans sur leurs loisirs, consacrés essentiellement à la danse et aux veillées. Elle observe que beaucoup de ces filles sont domestiques dans des maisons de l'élite, et est frappée de constater qu'elles passent plus de 98 heures par semaine au travail. Seul un très faible pourcentage de ces filles suivent l'école à plein temps, la plupart devant s'absenter souvent l'école ; elles ont très peu de temps pour leurs loisirs⁷. Cette recherche contribuera à sa prise de conscience politique et sociale.

Comme l'analyse Kathleen Gyssels, les travaux de Suzanne sont pionniers, car elle est une des premières à étudier en ethnologue et linguiste les origines du créole haïtien et des proverbes, devinettes et contes, elle explore l'« oraliture » de la culture populaire haïtienne, avec en particulier

⁵ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 134.

⁶ A l'époque, la langue officielle dans l'administration était le français.

⁷ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 128. Suzanne publiera : "Les Loisirs des Fillettes de Port-au-Prince", *La Voix des Femmes*, no. 46 vol 6, fév. 1940, p. 10.

« son fameux *Roman de Bouqui*, qui est à la littérature haïtienne ce que le *Roman de Renard* est à la littérature flamande ».

En cela, elle s'inscrit dans une mouvance existante, car son père, Georges Sylvain, avait lui-même traduit les fables de La Fontaine en créole haïtien.

L'ethnologue belge Jean Comhaire, époux de Suzanne, relate pourquoi sa femme s'est tant intéressée aux contes, citant ses propos : « je leur dois la vie : après une grave maladie faite à l'âge de seize mois, j'avais complètement perdu l'appétit et, n'était le dévouement d'une petite bonne, Amise, qui avait eu l'idée de me raconter des histoires pour détourner mon attention tandis que la gouvernante introduisait dans ma bouche des cuillerées de bouillie, j'aurais probablement succombé aux suites de cette inappétence. » De là est venu le profond intérêt de Suzanne pour les contes, rites traditionnels, et cérémonies ; ainsi elle fréquente les veillées funèbres, recueille le folklore haïtien.

Selon son mari, Suzanne aurait souffert d'avoir dû attendre jusqu'à 34 ans pour obtenir ses diplômes universitaires. « À vingt-six ans, elle avait même fait scandale en prenant un emploi de secrétaire et il avait fallu que l'archevêque français de Port-au-Prince la charge de fonder une importante organisation de jeunes filles pour la sauver de l'ostracisme. Huit années difficiles ». Elle repart finalement en Europe en 1952. Il souligne combien cela a été malaisé, pour une femme et qui plus est une femme noire, et travaillant sur un sujet peu académique, de trouver sa place dans le monde universitaire français : il lui a fallu « imposer à la Sorbonne une acception nouvelle du folklore qui commençait par l'étude de la langue créole. Or la Sorbonne, hantée par le souvenir de Meillet, répétait après lui que les créoles ne valaient pas la peine d'être étudiés, qu'ils n'étaient que des exceptions aux règles. Selon Meillet, il ne s'agissait que d'un « français enfantin ». »

C'est grâce à la fonction d'inspectrice scolaire (à laquelle elle est nommée par Dumarsais Estimé, président d'Haïti de 1946 à 1950) que Suzanne enquête, à Haïti, « sur les loisirs des écolières tout en publiant une documentation sur les noms propres haïtiens, sur la femme dans les proverbes, récoltant les premiers éléments pour son fameux *Roman de Bouqui*. Elle parcourut le pays, séjournant, par exemple, parmi les coupeurs de canne expulsés de la République dominicaine, et chez les montagnards de Kenscoff, au sud-ouest de la capitale »⁸.

Suzanne est vraiment pionnière par son domaine de recherche, car elle s'est intéressée au folklore avant même la création en 1938 de la revue *Les Griots* par Lorimer Denis et François Duvalier (même si le courant « les Griots » existait déjà depuis 1932), puis en 1941 la création à Haïti de l'Institut et du Bureau d'Ethnologie (où elle deviendra plus tard professeure). En 1937, elle contribue à la fondation de l'École des Lettres d'Haïti.

En 1946, après un séjour d'études de 3 ans en Afrique (où elle rencontre son mari le Belge Jean Comhaire au Congo belge), elle rentre à Haïti, où le président, le progressiste Dumarsais Estimé, nomme Suzanne présidente de la délégation d'Haïti à l'assemblée Inter-Américaine des Femmes.

A Kenscoff (Haïti), elle étudie pendant un an et demi la culture populaire, dont elle identifie les racines africaines, ce qui avait été longtemps peu étudié.

En 1959, elle devient membre, à Oxford, du séminaire du professeur Evans-Pritchard ; puis elle-même deviendra professeur d'université à Port-au-Prince, à Washington, à Bruxelles, Addis-Abeba.

Elle séjourne deux ans en Ethiopie au début des années 1960 avec son mari. Mais un infarctus l'oblige à quitter ce pays de haute altitude ; à Paris, elle travaille sur les femmes de Kinshasha et de Lomé, sur les personnes âgées de Dakar et de Port-au-Prince, sur le parallélisme entre contes africains et haïtiens.

Au fil des années, Suzanne élargira son rayon d'enquête, menant des collectes de culture orale à Kenscoff (Haïti), à Kinshasha (Congo, où elle mène deux enquêtes ethnologiques sur les femmes de Kinshasha), à Lomé (Togo) et à Nsukka (Nigéria). Elle enseignera à la New School for Social Research de New York

⁸ Ces différentes citations sont extraites du texte de Jean Comhaire : « Hommage à ma femme », cité en bibliographie.

À plusieurs reprises, Suzanne collabore avec les Nations unies : en 1946, elle devient membre du conseil de tutelle de l'ONU pour le Togo et le Cameroun sous administration française, puis elle contribue dès 1947 à un ambitieux projet de l'Unesco mené en terre haïtienne, dans le village de Marbial.

Suzanne et Jeanne : une collaboration au projet ethnologique et éducatif de l'Unesco à Marbial

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les quatre sœurs Sylvain vont être amenées à collaborer avec les Nations unies. Suzanne et Jeanne sont associées au projet d'éducation de base de la vallée de Marbial (au sud du pays, près de Jacmel), lancé par l'Unesco en 1947, et piloté par l'ethnologue helvético-américain Alfred Métraux.

Le projet de l'Unesco vise à la fois à éduquer, alphabétiser les habitants de ce village enclavé et misérable, et à collecter des données ethnographiques. Il s'agit d'une « ethnographie de sauvetage », Métraux cherchant à « sauver le souvenir du vaudou » (alors en voie de disparition), comme l'analyse Christine Laurière, qui rappelle qu'à cette époque : « le vodou commence tout juste à être appréhendé autrement que comme un culte malfaisant et orgiaque, grâce aux ouvrages pionniers, celui de Jean Price-Mars, *Ainsi parla l'oncle* (1928), et celui de Melville Herskovits, *Life in a Haitian Valley* (1937) »⁹.

Dans la conduite de son enquête, Métraux bénéficie de l'aide précieuse et dévouée d'intellectuels de valeur, comme la Française Yvonne Oddon (bibliothécaire du Musée de l'homme, ancienne résistante), le jeune ethnologue français Lucien Bernot, les sœurs haïtiennes Jeanne Sylvain et Suzanne Comhaire-Sylvain, ainsi que le mari de celle-ci, l'anthropologue belge Jean Comhaire. Suzanne, aidée de son mari, collecte des traditions auprès des villageois¹⁰. Métraux fait l'éloge de l'« idéalisme » et de la « farouche énergie » de Jeanne Sylvain dans son travail d'assistante sociale bénévole ; il loue son « zèle intelligent » et estime qu'elle est « la mieux formée et la plus énergique » du groupe¹¹. Les époux Comhaire mènent bénévolement une étude ethnologique portant notamment sur le mécanisme de l'autorité dans la région. En 1949, Métraux, aidé des Comhaire et de l'agronome haïtien Berrouet, entreprend une étude sur les pauvres de la vallée¹².

Jeanne est particulièrement dynamique ; elle mène en tant qu'assistante sociale une action énergique et courageuse dans les bidonvilles de Port-au-Prince. Elle est active aussi dans le projet de Marbial. Pour ce projet, c'est Alfred Métraux qui a recruté les sœurs Sylvain, ainsi qu'une vingtaine d'instituteurs et plusieurs paysans, les chargeant de conter leur vie, de décrire « les coutumes en matière de mariages, d'enterrements, etc. Des récits de vie sont rédigés à partir des entretiens avec les paysans ; la maison marbialaise est décrite ».

Plus tard, en 1953, Métraux enverra Jeanne, qu'il a connue sur le projet de Marbial, effectuer une enquête anthropologique pour l'Unesco en Bolivie, dans le cadre du projet andin, projet de

⁹ Christine Laurière, « D'une île à l'autre. Alfred Métraux en Haïti », *Gradhiva. Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, n°1, 1er mai 2005, p. 181-207.

¹⁰ Sur ce projet de l'Unesco, voir C. Maurel, *L'Unesco de 1945 à 1974*, thèse de doctorat d'histoire contemporaine, Université Paris 1, 2005-2006, p. 861-866 et 911-916.

¹¹ Archives Unesco, 375 (729.4) A 61, III : lettre de Métraux à Bowers, 10 mai 1948 ; « idealism » ; « fierce energy » ; lt. de Métraux à Bowers, 9 juin 1948 : « the best prepared and the most energetic of the group » ; lettre d'A. Métraux à Suzanne Comhaire-Sylvain, 20 oct. 1948 (www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/comhaire-sylvain).

¹² Archives Unesco, 375 (729.4) A 61, VIII : lettre de Métraux à Bowers, 2 avril 1949.

développement social mené dans plusieurs pays des Andes par l'ONU, l'OMS, la FAO et l'Unesco¹³.

Madeleine: la première sociologue, éducatrice, et féministe haïtienne

¹³ C. Maurel, thèse de doctorat, *op. cit.*, p. 466. Sur ce projet, cf. Chloé Maurel, « Le programme indien-andin des Nations unies (années 1950-1960) », *Cahiers des Amériques latines*, n°67, 2011 / 2, p. 137-161.

Madeleine est également une citoyenne et une intellectuelle féministe pionnière, car elle a fondé, en 1934 la Ligue féminine d'action sociale (avec ses amies Alice Garoute, et Alice Mathon, des camarades d'école), première organisation féministe en Haïti, qui lutte pour l'égalité hommes-femmes dans le contrat de mariage, et pour le droit de vote des femmes, qui sera finalement acquis en Haïti en 1950¹⁴.

Revenons en arrière. Dès 1927, à l'âge de 22 ans, Madeleine Sylvain-Bouchereau participe à la fondation de l'agence de soutien social « les Pupilles de Saint-Antoine », considérée comme l'une des premières œuvres haïtiennes d'entraide sociale¹⁵, qui fournit des habits et de la nourriture aux familles dans le besoin.

Surtout, elle contribue en 1934 à la création de la « Ligue Féminine d'Action Sociale » (LFAS), mise sur pied le 3 mars, au lendemain du départ des États-Unis d'Haïti¹⁶. Madeleine est déterminée à sensibiliser la nation haïtienne sur la situation des femmes, à la conscientiser. Les buts de la Ligue sont, tels que formulés dans ses statuts: « participer à l'amélioration physique, intellectuelle et morale de la femme haïtienne ; la rendre consciente de ses devoirs sociaux; faire valoir son égalité civile et politique ; remédier aux problèmes concernant la protection de l'enfant ». Moins d'un an après sa création, la Ligue publie la revue *La Voix des Femmes*, qui entend oeuvrer à l'éducation à la citoyenneté politique des femmes, et contribuer, avec la Ligue, à des tournées de conférences et des cours du soir pour les ouvrières, des actions d'assistance sociale, réclamer un salaire égal pour un travail égal, et plaider pour la création des écoles pour les filles. *La Voix des Femmes* est le premier journal créé par des femmes en Haïti et promouvant les droits des femmes. Il paraît pour la première fois en octobre 1935. Il joue un rôle central dans la LFAS. Mais celle-ci connaît un début difficile.

Les jeunes dirigeantes de la Ligue et du journal ne se laissent pas décourager. Les éditrices du journal, Alice Garoute, Madeleine Sylvain, Jeanne Perez, et Cléante Desgraves Valcin caractérisent *La Voix des Femmes* comme un microphone pour les opprimées : « *La Voix des Femmes* va dénoncer les injustices et les abus et va unir toutes les Haïtiennes dans un amour commun pour le pays »¹⁷. Au cours de l'Exposition universelle à Paris en 1937, les rédactrices de *La Voix des femmes* reçoivent un prix de journalisme pour l'excellence de leurs reportages¹⁸.

Après son séjour à Bryn Mawr, Madeleine interrompt ses études à la prestigieuse Ecole de travail social, et se rend au Québec (elle avait déjà passé ses vacances à Montréal en 1937). Ces séjours au Québec s'inscrivent dans la continuation de l'action de ses parents afin de gagner le soutien de l'opinion internationale pour la lutte des Haïtiens contre l'occupation étasunienne. Elle y rencontre Phillip Cantave, un ami de la famille de longue date, et ambassadeur haïtien au Canada. Elle ne passe pas inaperçue, la presse locale s'enthousiasme pour la visite au Québec de cette jeune femme brillante. Elle se fait interviewer par un reporter au sujet de la condition des femmes en Haïti. Elle répond : « les femmes haïtiennes n'ont aucun droit. La loi nous traite comme si nous étions des enfants, des ciminelles ou des folles »¹⁹. En effet, les femmes haïtiennes à cette époque étaient considérées comme mineures. Madeleine est donc très critique sur les lois alors en vigueur dans son pays, et elle lutte pour les changer, mais en même temps elle est fière d'être haïtienne, fière de la culture de son pays.

Madeleine va développer une action féministe militante dans le domaine culturel et social, organisant des cours du soir, des ateliers publics.

¹⁴ Tout ce passage sur Madeleine tire ses informations de l'article de Ricarson Dorcé cité en bibliographie.

¹⁵ Puis, en 1938, elle introduira en Haïti le « mouvement des Guides ».

¹⁶ Les informations sur cette action de Madeleine dans le cadre de la Ligue féminine d'action sociale et du journal *La Voix des Femmes* sont extraites de la thèse de doctorat (PhD) de Grace Louise Sanders sur ce sujet (cité en bibliographie).

¹⁷ Madeleine Sylvain Bouchereau, « Nous revoici, » *La Voix des Femmes* (janv. 1947), p. 1, cité dans G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 125.

¹⁸ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 126.

¹⁹ Madeleine Sylvain, « A Haïti, la femme n'a pas de droits, » *La Presse*, Montréal, 20 décembre 1937, cité dans G.L. Sanders, *op. cit.*, p. 6-8.

En mars 1936, elle transmet, au nom de son association, au Ministère de l'Instruction publique, une pétition demandant « le droit pour la femme d'accéder à la plus haute culture », et exigeant que l'État lui donne « les moyens d'acquérir cette culture »²⁰.

De plus, elle développe une activité internationale, puisqu'en 1937, elle est déléguée haïtienne à la troisième Conférence interaméricaine de l'éducation.

A partir de 1941, elle enseigne à l'Institut d'ethnologie d'Haïti, puis en 1945 à l'École nationale d'agriculture et à l'Université Fisk (à Nashville, Tennessee, université noire américaine)

Surtout, elle contribue beaucoup au journal *La Voix des femmes*, le journal de la Ligue féministe qu'elle a créée.

Madeleine devient ensuite la première véritable sociologue haïtienne, avec sa thèse *Haïti et ses femmes. Une étude d'évolution culturelle*, soutenue en 1941 et publiée en 1957. En 1944, elle reçoit le prix Susan Brownwell Anthony de l'université Byrn Mawr pour son ouvrage *L'éducation des femmes en Haïti* (1944). La même année, elle publie en deux tomes *Lecture Haïtienne : La famille Renaud*.

En 1946, en réponse aux attaques sexistes formulées contre le mouvement féministe à l'Assemblée constituante de son pays, elle écrit *Les Droits des femmes et la nouvelle Constitution*.

En 1950, elle publie les résultats de son travail sociologique sur la classe moyenne en Haïti dans *Matériaux pour l'étude de la classe moyenne en Amérique Latine*.

En 1954, son ouvrage *Haïti, portrait d'un pays libre* est traduit et publié en allemand.

Elle participe également aux travaux de l'ONU, organisant des services sociaux pour les prisonniers politiques polonais (internés à Copenhague et à Hambourg) dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, en 1944. Vers cette époque, elle mène aussi une enquête en Allemagne pour l'UNRRA²¹. Elle siège aussi au premier Comité de l'ONU pour les droits des femmes en 1951-52, et, de 1952 à 1956, contribue à la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté (organisant notamment des cours d'été). De 1952 à 1956, elle est successivement membre du comité pour la planification des cours d'été de la Ligue internationale des Femmes pour la paix et la liberté, et co-titulaire des cours de Copenhague et de Hambourg de cette Ligue. De plus, la Ligue féminine d'action sociale s'étant affiliée à l'Alliance internationale des Femmes, cette dernière envoie Madeleine en 1958 faire une enquête sur la situation des femmes pendant les conflits au Moyen-Orient.

Madeleine, de son nom d'épouse Sylvain-Bouchereau, enseigne à l'Institut d'Ethnologie, à l'École nationale d'Agriculture et à l'Université de Fisk. Elle devient aussi consultante au Département de l'enseignement rural de son pays, et contribue à la publication du *Bulletin pour les instituteurs ruraux*.

Enfin, de 1965 à 1968, Madeleine, appelée par l'Unesco, conseille officiellement le gouvernement togolais en matière de développement communautaire²². A cette époque, Haïti est sous la présidence à vie de Duvalier, ce qui peut expliquer que Madeleine ait souhaité quitter son pays alors soumis à la dictature.

²⁰ Notice « Madeleine Sylvain Bouchereau », encyclopédie Trouillot.

²¹ Notice « Madeleine Sylvain Bouchereau », encyclopédie Trouillot.

²² Notice « Madeleine Sylvain Bouchereau », encyclopédie Trouillot.

La Ligue féminine d'action sociale et le journal *La Voix des femmes*, étendard des sœurs Sylvain, et vecteur de la conquête des droits des femmes en Haïti

Dans les années 1930 et 1940, tous les actes qui pouvaient être assimilés à du vaudou, comme les veillées, les danses sacrées, les chants spirituels, et les cérémonies, pouvaient mettre les familles en danger, car en 1935, le président Vincent avait fait adopter un décret-loi qui interdisait les « pratiques superstitieuses », et qui promouvait les « campagnes anti-superstitieuses » (ces dernières existaient déjà depuis le XIXe siècle). C'était une offensive du gouvernement et de l'Église catholique contre le vaudou. On risquait la prison, des amendes, et même la destruction des maisons. Au même moment pourtant, le gouvernement mettait en valeur la culture populaire haïtienne²³.

Pour résister à cette offensive gouvernementale, *La Voix des femmes* crée des espaces où les femmes et les filles peuvent danser. En 1940, dans *La Voix des femmes*, Jeanne Sylvain décrit une cérémonie vaudou où une petite fille de huit ans danse et est en transes²⁴.

De plus, comme l'a mis en évidence Grace Louise Sanders, sur la suggestion de Suzanne, la Ligue fonde deux bibliothèques à Port-au-Prince et Port-de-Paix, et organise des cours du soir en histoire, économie domestiques, et culture haïtienne. En 1943, la Ligue ouvre aussi un centre communautaire pour femmes, « le foyer »²⁵. Il propose des cours en éducation des enfants, langue, cuisine, offre une bibliothèque et des cours de chants et danses folkloriques, et de sport ; surtout, il diffuse un message féministe.

Grâce à toutes ces actions et ces luttes, en 1944, les femmes haïtiennes obtiennent le droit de percevoir leur propre salaire, et d'occuper des postes gouvernementaux (sauf encore celui de Président de la République).

Mais vers 1944-45, Madeleine est découragée par la progression trop lente à son goût de la Ligue féminine d'action sociale (en effet, avec la guerre, son influence a décliné), elle est déçue, pessimiste. « Heureusement la guerre va être bientôt finie et j'espère qu'un vent d'amour va passer sur le monde », écrit-elle à sa soeur Suzanne le 26 juin 1944²⁶. Madeleine décide alors, pour s'engager dans l'ONU : en 1945, elle est sélectionnée pour travailler dans le principal bureau de l'ONU en Allemagne²⁷.

En 1950, sous l'impulsion notamment des sœurs Sylvain, les femmes haïtiennes organisent le Premier Congrès national des femmes haïtiennes, c'est un succès, il attire l'attention et la participation d'intellectuelles des deux hémisphères et des deux côtés de l'Atlantique²⁸. Quelques années plus tard, en 1954, la Ligue féminine propose 6 cours du soir à Port au Prince et d'autres villes d'Haïti.

Mais la longue dictature des Duvalier va porter un coup fatal aux actions de la Ligue féminine d'action sociale. En 1957, ses archives sont détruites, nombre de ses militantes persécutées ou forcées à s'exiler. Celles restées au pays s'attachent à faire vivre entre autres le foyer Alice Garoute, mais difficilement.

Après le renversement du dictateur Jean Claude Duvalier en 1986, les femmes féministes d'Haïti organisent une manifestation historique pour protester contre la pauvreté et la violence qui touchent les femmes. Mais la Ligue ne parvient pas à reprendre toute son action.

²³ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 130-131. Ce passage sur la Ligue féminine d'action sociale et le journal *La Voix des femmes* se fonde sur le travail doctoral de Grace Louise Sanders.

²⁴ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 131-132.

²⁵ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 133.

²⁶ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 142

²⁷ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 142.

²⁸ G. L. Sanders, *op. cit.*, p. 159.

Yvonne Sylvain : première femme médecin et première gynécologue-obstétricienne d'Haïti

Yvonne est la plus éclectique des soeurs Sylvain: jeune, elle est attirée à la fois par la profession d'institutrice, par les beaux-arts, puis par la médecine.

Elève du célèbre sculpteur haïtien Normil Charles, elle touche à tous les arts : la sculpture, la peinture, le théâtre, la critique d'art. Jeune femme pleine de fougue, faisant sensation dans la société d'alors peu habituée à voir des femmes créer et agir à l'égal des hommes, Yvonne tout comme ses sœurs, défie les préjugés machistes de l'époque. En 1932, elle expose une trentaine de ses dessins et peintures. Elle anime aussi à la radio une émission dans laquelle elle a à coeur de mettre en valeur et de faire connaître la culture haïtienne.

Suite au choc de la mort de sa mère, en 1935, âgée de 28 ans, elle décide de réorienter sa vie, en se lançant vers les sciences médicales. Elle devient alors la première étudiante de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de l'Université d'Haïti. Étudiante douée, elle effectue avec succès ses cinq années d'études. En 1940 elle obtient son diplôme et, grâce à une bourse d'études de perfectionnement du bureau sanitaire interaméricain, elle part se spécialiser en obstétrique et en gynécologie, à la *Medical School* de l'Université de Columbia (New York).

De retour sur son île natale, Yvonne pratique la médecine, altruiste et dévouée, exerçant pendant de nombreuses années à l'hôpital de l'Université d'Haïti, et elle se révèle excellente clinicienne dans le traitement de l'infertilité comme obstétricienne et gynécologue. Dans les années 1930, Yvonne a beaucoup de patients souffrant de la syphilis. Elle s'occupe aussi de la terrible épidémie de pians, maladie tropicale pouvant entraîner des mutilations ou déformations, ainsi que de tuberculose et malaria, maladies infectieuses endémiques, liées aux conditions de vie, et aux mauvaises conditions sanitaires dans lesquelles s'est effectué l'exode rural massif consécutif à la fin de l'occupation américaine. A cette époque, la mortalité infantile est dramatique à Haïti, qui est dans une situation de véritable crise sanitaire. Yvonne réalise et publie alors en 1941 une étude sur la mortalité infantile à Haïti²⁹.

Peu après, elle devient vice-présidente de l'hôpital de la communauté haïtienne de Frères (fondation haïtienne pour la santé et l'éducation), poste qu'elle occupera jusqu'à la fin de sa vie. Frappée par l'importance des cas de cancer à Haïti, elle participe aussi activement à la Ligue haïtienne contre le cancer et à l'introduction en Haïti du test "Papa Nicolaou" de dépistage de cancer de l'utérus, et agit en vue de doter Haïti de tests à rayon X et de traitements radiothérapeutiques contre le cancer.

Pendant la période de la dictature duvaliériste, elle va s'exiler et exercer la médecine dans le cadre international de l'ONU: pendant 13 ans, elle est déléguée en santé publique (spécialité génésique) pour l'OMS. Elle mène aussi une action médicale dans plusieurs pays d'Afrique (dont Sénégal) et au Costa-Rica.

Yvonne a aussi été active comme sa sœur Madeleine dans les activités de la Ligue Féminine d'Action Sociale et a publié des articles dans son journal *La Voix des Femmes*.

²⁹ Yvonne Sylvain, « Mortalité infantile en Haïti : Essai de statistique tiré des registres journaliers du service de maternité et de pédiatrie de l'hôpital général de Port-au-Prince », *Boletín de la Oficina Sanitaria Panamericana* (OSP), vol. 20, n°11, novembre 1941.

Un héritage important

Les sœurs Sylvain laissent un héritage important. En 1972, âgée de 74 ans, Suzanne s'installe à la cité universitaire de Nsukka, au Nigéria, où elle collecte des données sur les femmes Igbo de la région. Elle laisse, comme l'écrit Laennec Hurbon, « une oeuvre considérable sur la littérature orale africaine et haïtienne », car elle a « fourni une base indispensable et unique à la connaissance de la culture populaire de son pays ». Son travail a même, selon Laennec Hurbon, une dimension politique, car il bat en brèche l'offensive (...) de l'impérialisme français caché derrière la francophonie », et « s'inscrit en faux contre la propagande francophonique encore dominante en Haïti et qui, à terme, signifie l'assimilation du peuple haïtien à la culture française ». Suzanne meurt dans un accident de la route au Nigéria en 1975. En 2014, ses archives personnelles ont été catalogués et mises à disposition par les Archives de Californie. Elle commence à faire l'objet aujourd'hui de l'intérêt des chercheurs. Son travail compte plus de 200 articles, notamment des recueils de contes haïtiens, de jeux et loisirs haïtiens, des études sur la langue créole haïtienne, sur les croyances paysannes, des études sur les femmes congolaises et togolaises, et sur les migrations éthiopiennes.

Yvonne Sylvain, elle, meurt en 1989, laissant un travail remarquable dans le domaine médical, longtemps domaine réservé des hommes. En 2005, elle est honorée à titre posthume par l'association médicale haïtienne (AMH). Et à Québec a été créé un centre d'hébergement qui porte son nom, le centre Yvonne-Sylvain.

Madeleine, elle, a laissé une oeuvre de sociologue remarquable. Elle a aussi formulé des propositions en faveur d'avancées significatives dans le Code Pénal et le Code Civil haïtiens, pour mettre un terme au statut de mineure de la femme. Après la mort de Madeleine, le foyer Alice-Garoute, qu'elle a créé dans le cadre de la Ligue, dans l'objectif de former des jeunes filles rurales, continue à fonctionner, comportant une école professionnelle, un centre d'alphabétisation des adultes, un club de mères et un centre nutritionnel.

Ainsi, les quatre sœurs Sylvain ont tout au long de leurs vies, grâce à leurs contacts et aux liens intellectuels transatlantiques qu'elles ont tissés, réussi à affirmer leurs voix et leurs revendications politiques, sociales et culturelles, notamment en publiant leurs recherches et en collaborant avec des organisations internationales comme celles de l'ONU. Elles ont grandement contribué à l'affirmation politique et culturelle des Haïtiennes sur la scène mondiale.

Bibliographie:

Travaux sur les sœurs Sylvain ou sur leur contexte historico-ethnographique :

Erickson Avril, « Yvonne Sylvain, médecin (1907-1989) », in Ricarson Dorcé et Emilie Tremblay (dir.), *Haïtiennes, portraits de femmes militantes*, éditions science et bien commun.

Esther Dartigue, « Le Feminisme en Haiti 'Il était une fois quatre soeurs,' » *Bulletin de l'Association France-Haiti* (Mai 1985:7-8).

Ricarson Dorce, « Madeleine Sylvain-Bouchereau, sociologue », in Ricarson Dorce, *Femmes savantes, femmes de science* : <https://femmessavantes2.pressbooks.com/chapter/madeleine-sylvain-bouchereau-haiti-1903-1970/> accédé le 22 octobre 2019.

Claude-Narcisse, Jasmine en collaboration avec Pierre-Richard Narcisse (1997), « Yvonne Sylvain 1907-1989 », *Mémoire de femmes*, Unicef-Haïti. 192 p.
http://jasminenarcisse.com/memoire/08_guerisseuses/02_yvonne.html

Vincent Debaene, « Les écrivains contre l'ethnologie? Ethnographie, ethnologie et littérature d'Afrique et des Antilles, 1921-1948 », *Romanic Review*, vol. 104, nos 3-4, 1er janvier 2013 (lire en ligne [archive], consulté le 5 mars 2017)

Kathleen Gyssels, « Trésors de veillées. Les contes haïtiens recueillis par Suzanne Comhaire-Sylvain », *Gradhiva. Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, no 1, 1er mai 2005, p. 243–248

Laënnec Hurbon, *Culture et dictature en Haïti* Paris, Karthala, 1979.

Christine Laurière, « D'une île à l'autre », *Gradhiva. Revue d'anthropologie et d'histoire des arts*, no 1, 1er mai 2005, p. 181–207.

Chloé Maurel, *L'Unesco de 1945 à 1974*, thèse de doctorat d'histoire contemporaine, Université Paris 1, 2005-2006 consultable en ligne .

Chloé Maurel, « Le projet d'éducation de base de l'Unesco dans la vallée de Marbial (Haïti). 1947-1954 », *Revue de la société haïtienne d'histoire et de géographie*, janvier-juin 2013, n°249-250, p. 46-86.

Jasmine Claude-Narcisse & Pierre-Richard Narcisse, *Mémoire de Femmes*, Port-au-Prince, UNICEF-HAITI, 1997.

Grace Louise Sanders, *La Voix des femmes: Haitian Women's Rights, National Politics and Black Activism, Port au Prince and Montreal, 1934-1986*, PhD in history and women studies, University of Michigan, 2013.

Francine Tardif, *La situation des femmes haïtiennes*. Port-au-Prince, Comité Inter-Agences Femmes et Développement Système des Nations Unies (CIFD), 1991.

Ernst Trouillot et Ertha Pascal Trouillot, *Encyclopédie biographique d'Haïti*, Port-au-Prince, éditions Semis : notice « Suzanne Comhaire-Sylvain » et « Madeleine Sylvain Bouchereau ».

Chantalle F. Verna, *Haiti and the Uses of America: Post-U.S. Occupation Promises*, Rutgers University Press, 2017.

Notice sur Suzanne Comhaire-Sylvain, par Jasmine Narcisse :

http://www.jasminenarcisse.com/memoire/04_victoire/04_suzanne.html

Notice biographique sur Suzanne Comhaire-Sylvain, par Kathleen Gyssels: <http://ile-en-ile.org/comhaire-sylvain/>

« Hommage à ma femme », texte de Jean Comhaire, avec des notes de Kathleen Gyssels, accompagné de photographies de la famille Sylvain.

Wyddiane Prophère, “Yvonne Sylvain, première femme médecin”, accédé le 14 octobre 2019.

Travaux des sœurs Sylvain :

Madeleine Sylvain Bouchereau, *Haïti et ses femmes. Une étude d'évolution culturelle*, Port-au-Prince, Haïti: Les Éditions Fardin, 1957.

Suzanne Comhaire-Sylvain, 1938. *Contes du pays d'Haïti*. Suzanne Comhaire-Sylvain. Port-au-Prince, Haïti.

Suzanne Comhaire Sylvain, 1938. *Loisirs et divertissements dans la région de Kenscoff, Haïti*. Suzanne Comhaire-Sylvain, Jean Comhaire-Sylvain. Travaux Publics: Bruxelles.

Suzanne Comhaire-Sylvain, 1968. *Femmes de Kinshasa hier et aujourd'hui*. Suzanne Comhaire-Sylvain. Microfilm. Le Haye /Mouton: Paris.

Suzanne Comhaire-Sylvain, et alii, 1970. *Le Nouveau dossier Afrique. Situation et perspectives d'un continent*.

Suzanne Comhaire Sylvain, 1982. *Femmes de Lomé*. CEEBA: Bandundu, Zaire; Steyler Verlag.

Suzanne Comhaire Sylvain, 1962. *Considérations sur les migrations à Addis Abeba*.

Madeleine Sylvain-Bouchereau (1944), *Education des femmes en Haïti*, Port-au-Prince, Imp. de l'Etat.

Madeleine Sylvain-Bouchereau (1944), *Lecture Haïtienne : La Famille Renaud*, Port-au-Prince, Editions Henri Deschamps.

Madeleine Sylvain-Bouchereau (1946), « Les Droits des femmes et la nouvelle Constitution », in *La Femme haïtienne répond aux attaques formulées contre elle à l'Assemblée constituante*, Port-au-Prince, Société d'Éditions et de Librairie.

Madeleine Sylvain-Bouchereau (1950), « La Classe moyenne en Haïti », in *Matériaux pour l'étude de la classe moyenne en Amérique Latine*, Washington, Département des Sciences sociales de l'union panaméricaine.

Madeleine Sylvain-Bouchereau (1957), *Haïti et ses femmes. Une étude d'évolution culturelle*, Port-au-Prince, Les Presses Libres.

Jeanne Sylvain, « L'enfance paysanne en Haïti », *Présence Africaine* 1951/3 (N° 12).

Légendes photos:

Les enfants Sylvain, de gauche à droite: Suzanne (1898-1975), Normil (1900-1929), Henry (1901-1991), Madeleine (1905-1970), Jeanne (1906-), Yvonne (1907-1989), Pierre (1910-1991). / Paris, septembre 1912 / D.R. photo léguée par M. Jean Comhaire à K. Gyssels . Photo trouvée sur: <http://www.loophaiti.com/content/portrait-yvonne-sylvain-premiere-femme-medecin-en-haiti> et publiée avec l'autorisation de Kathleen Gyssels



Suzanne Comhaire-Sylvain, photo trouvée sur: <http://ile-en-ile.org/comhaire-sylvain/> et publiée avec l'autorisation de Kathleen Gyssels



Lien vers une source:

Lettres à Suzanne Comhaire-Sylvain, par Alfred Métraux et Jean Price-Mars: <http://ile-en-ile.org/suzanne-comhaire-sylvain-lettres/>